

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

DU

## Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol. III.

Montreal, (Bas-Canada) 23 Février 1861.

No. 7.

SOMMAIRE.—Poésie: L'Ange et l'enfant, par Reboul.—Chronique.—Discours sur l'armée pontificale, par M. Désiré Girouard, avocat, (suite).—Époques remarquables de l'histoire de France: Clovis à Tolbiac.—Victoire de Tours.—Guérison de Henri Giroux.—Faits divers: Montréal, état des baptêmes, etc.—Nombre des Cardinaux.—Population de Montréal.—Population des principales villes de l'Amérique septentrionale.—Un cœur de femme.—Charade.

### POÉSIE.

#### L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange au radieux visage,  
Penché sur le bord d'un berceau,  
Semblait contempler son image  
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Charmant enfant qui me ressemble,  
Disait-il, oh! viens avec moi!  
Viens, nous serons heureux ensemble,  
La terre est indigne de toi.

Eh quoi! les chagrins, les alarmes  
Viendraient troubler ce front si pur?  
Et par l'amertume des larmes  
Se terniraient ces yeux d'azur?

Non, non; dans les champs de l'espace  
Avec moi tu vas t'envoler:  
La Providence te fait grâce  
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure  
N'obscurcisse tes vêtements:  
Qu'on accueille ta dernière heure  
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,  
Que rien n'y révèle un tombeau;  
Quand on est pur comme à ton âge,  
Le dernier jour c'est le plus beau.

Et déployant ses blanches ailes,  
L'ange à ces mots a pris l'essor  
Vers les demeures éternelles...  
Pauvre mère!... ton fils est mort!

REBOUL.

### CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Réception du P. Lacordaire à l'Académie française.—De la Démocratie en Europe et en Amérique.—Discours de M. Guizot.—Obsèques de l'Honorable D. B. Viger; belles paroles commentées par Mgr. Bourget.—Dépêches télégraphiques: Ouverture de la Législature en France par Napoléon.—Ouverture du Parlement par la Reine Victoria.

Le grand événement de la semaine, en France, est la réception du Père Lacordaire à l'Académie. Elle dépasse tout ce que l'on avait vu jusqu'alors en pareille circonstance.

Dès huit heures du matin, les alentours et les cours de l'Institut étaient remplis d'une foule immense, qui ne craignit pas d'attendre ainsi, jusqu'à midi, le moment de l'ouverture des portes.

Cet empressement était un triomphe pour l'éloquence, mais aussi pour la religion: on venait acclamer et honorer le plus grand orateur de la chaire sacrée.

L'impératrice, le prince Napoléon et la princesse Clotilde y assistaient. Tout ce que Paris compte de plus distingué, s'y trouvait également.

Enfin après une longue attente, supportée héroïquement, on vit apparaître le Père Lacordaire accompagné de M. M. Berryer et de Montalenbert qui lui servaient de parrains.

L'émotion fut vive, lorsqu'on put contempler l'illustre religieux, l'objet de l'empressement général.

Quel spectacle en effet au XIX<sup>me</sup> siècle, après la révolution, après les ruines du philosophisme, les efforts si insolentement prospères de l'impiété pendant si longtemps, de voir dans cette enceinte, conquise naguères par le secte des incrédules et des impies, où l'on ne pouvait, au commencement du siècle, prononcer même le nom de Dieu sans exciter une réprobation générale; où l'éloge du chef des ennemis de Dieu, Voltaire, était solennellement proposé par la savante assemblée; quel spectacle, disons-nous, de voir surgir comme de la poussière du tombeau, un moine du XIII<sup>me</sup> siècle, avec sa robe blanche et le manteau noir des enfants de St. Dominique, et se présenter noblement et intrépidement avec la double gloire, non seulement du talent, mais du génie et du zèle ardent et entraînant des siècles de foi et du temps des croisades.

On contemplait avec sympathie cette figure pâle, nerveuse, si mobile et si expressive, ce regard vif et profond,

cette physionomie altérée et amaigrie par les austérités du cloître. La vie religieuse était là tout entière dans l'un des plus grands et illustres représentants qu'elle ait jamais eus.

On a pu reprocher à l'orateur chrétien d'avoir jugé trop favorablement les succès et le triomphe de la liberté en Amérique ; il avait surtout à parler de M. de Tocqueville et de ses ouvrages, et par conséquent son appréciation portait directement sur ce que M. de Tocqueville en avait vu, il y a trente ans, et sur ce qu'il avait proclamé dans son grand ouvrage de la *Démocratie en Amérique*.

Si, depuis trente ans, les choses ont changé, si les États-Unis n'ont pu fournir une carrière plus longue et plus prospère, certes ce n'est pas faute de vœux sincères et de généreuses illusions ; et il faut reconnaître que la Démocratie a perdu une belle occasion de montrer ce qu'elle était capable d'accomplir.

Sera-t-elle plus heureuse ailleurs, nous n'en savons rien ; mais assurément ce n'est pas dans les États Européens qu'on en a vu la preuve, et le P. Lacordaire a tracé des maux que la démocratie y avait enfantés, un tableau aussi désolant qu'il est vrai et rempli d'enseignements sérieux et salutaires pour l'avenir.

« En Europe, dit le P. Lacordaire, la démocratie a brisé les nœuds du présent avec le passé, enseveli les abus dans des ruines, édifié çà et là une liberté précaire, agité le monde par des événements bien plus qu'elle ne l'a renouvelé par des institutions ; et, maîtresse de l'avenir, elle nous prépare, si elle n'est instruite et réglée l'épouvantable alternative d'une démagogie sans fond, ou d'un despotisme sans frein.

Ce discours qui semble au premier abord comme un panégyrique un peu trop flatteur de la démocratie, est, tout au moins, l'oraison funèbre de la démagogie, pour ne pas dire plus. Nous reviendrons plus tard sur l'enseignement contenu dans de telles paroles.

Mais cédon la place à un spectateur de cette mémorable séance, et ensuite à M. Guizot lui-même :

L'Académie française a eu le 25 janvier 1861 une journée dont elle gardera longtemps la mémoire.

Un moine, vêtu de la robe blanche de saint Dominique, venait s'asseoir, au milieu de l'applaudissement universel, dans les rangs de l'illustre Compagnie où, il y a un demi-siècle à peine, le nom de Dieu, vainement dissimulé sous celui de l'Être suprême, n'excitait qu'un sourire d'incrédulité et de moquerie. Et ce moine, l'orateur religieux le plus éloquent de son siècle, un des guides les plus admirés et les plus suivis des générations contemporaines, ce moine qu'environnent la popularité et la gloire, était accueilli sur le seuil de l'éminente assemblée par un protestant, M. Guizot !

A cet intérêt général de cette imposante solennité, que de particularités frappantes, que de raisons de sympathie et de séduction venaient s'ajouter encore !

Nous ne savons, par exemple, s'il était possible de voir plus de contrastes qu'entre le P. Lacordaire et M. Guizot : l'un, le catholique dont le génie est le plus libre qui

fût jamais ; l'autre, le protestant, qui a le mieux compris et le mieux exprimé la nécessité divine de l'autorité : l'un, que ses croyances fortes et humbles ont sauvé, loin des naufrages et des écueils contre les entraînements de sa propre nature ; l'autre, qui a cherché en lui-même son refuge et sa règle contre les conséquences illimitées de ses symboles religieux.

Nous ne nous arrêterons pas à redire l'impression produite par le discours du Père Lacordaire.

Aux premiers mots, tombés des lèvres du récipiendaire, l'orateur a tressailli ; il était là, devant nous, avec sa voix, son geste, toute son ancienne magie de Notre-Dame. Les applaudissements redoublaient à mesure que se succédaient tant de traits éclatants ou charmants, sur la vie publique et sur le bonheur privé de M. de Tocqueville, sur les différences de la démocratie américaine et de la démocratie européenne, sur l'irrémissible honte du despotisme, et enfin sur Pie IX.

Mais ce qui a dominé toutes les impressions de la séance, c'est le langage tenu par M. Guizot sur la Papauté, sur le Saint qui en porte le glorieux fardeau, sur la cause éternelle dont Pie IX est le martyr, sur l'odieuse politique dont il est la victime.

Après une brillante introduction, M. Guizot a tracé le tableau suivant des premières années du P. Lacordaire.

« Il y a trente-six ans, Monsieur, vous étiez l'un des jeunes lutteurs et l'une des espérances du barreau de Paris. Vous portiez dans cette carrière ardue des goûts, des instincts, des entraînements d'imagination et d'âme qu'elle ne satisfaisait pas ; « Je travaille, écriviez-vous à l'un de vos amis, je prends patience, j'ai de l'avenir devant moi ; ils me présentent tous un bel avenir ; et cependant je suis quelquefois fatigué de la vie ; la société a peu de charmes pour moi ; les spectacles m'ennuient. Je n'ai que des jouissances d'amour propre ; je vis de cela, et encore je commence à m'en dégoûter.

Un homme éminent, votre guide alors, aujourd'hui votre confrère et le mien, qui était déjà, il y a trente-six ans, et qui reste encore aujourd'hui la gloire de ce barreau où vous débutiez. M. Berryer vous dit un jour : « Je crains votre imagination riche et vagabonde, l'ardente témérité de vos pensées, l'exubérance de votre langage ; vous compromettez dans l'indépendance et les luttes passionnées du barreau vos grands avantages naturels ; vous avez besoin de subir un joug, de soumettre votre esprit et votre talent à une forte et sévère autorité. Faites-vous prêtre, vous deviendrez un éminent orateur de la chaire, »

Quelques années plus tard, M. Berryer entendait dire que, dans la chapelle du collège Stanislas, un jeune catholique faisait des conférences remarquables, il allait l'entendre. C'était vous, Monsieur ; la foi s'était saisie de votre âme ; vous aviez suivi le prophétique conseil de votre maître, et quelque favorables que fussent sur vous ses pressentiments, vous avez tenu, à coup sûr, plus qu'il ne s'était promis. »

M. Guizot montre ensuite le jeune orateur, inaugurant les conférences dans la métropole de Notre-Dame de Paris.

« M. Berryer vous avait promis, Monsieur, que vous deviendriez un éminent orateur de la chaire ; vous étiez cela, tout autre chose encore ; vous étiez un missionnaire très-nouveau de la foi et de l'Église chrétienne. Vous aviez vécu d'abord loin de leurs foyers, livré au souffle de votre temps et de votre propre cœur. Vous aviez été ramené sous leur loi par vos plus nobles penchants. Vous tentiez d'y ramener aussi vos contemporains, en épanchant librement devant eux toutes les idées, toutes les émotions, toutes les richesses de votre âme, et en touchant les cordes de la leur. Prédicateur aussi varié et presque aussi agité que votre public ; orateur, encore plein du monde dont vous ve-

niez de sortir pour aller à Dieu, encore ému vous-même de cette multitude d'impressions troublées et flottantes auxquelles vous vouliez arracher vos auditeurs, pour les reporter dans les régions sereines d'une foi ferme et d'une pieuse soumission. Parmi ceux qui vous écoutaient, quelques-uns se sont quelquefois étonnés, peut-être même inquiétés des élans imprévus de votre âme, des rapprochements et des contrastes étranges où votre pensée semblait quelquefois se complaire, des formes hardies et familières de votre langage. Ceux-là même, malgré les sollicitudes que vous leur faisiez quelquefois éprouver, se sentaient charmés par votre éloquence, et attirés, élevés, à travers ces nuages et ces orages, vers la lumière divine et le ciel pur. C'est d'ailleurs, dans toutes les carrières, la condition des hommes destinés à agir puissamment sur leurs semblables, de les étonner et de les troubler tout en s'en faisant suivre, de leur être des sujets de doute et d'inquiétude, en même temps que d'admiration et d'entraînement. Il faut, pour remuer et dominer les hommes, leur être à la fois l'un d'entre eux et tout autre qu'ils ne sont eux-mêmes, et toucher fortement, quoique d'une main fraternelle, les plaies qu'on veut guérir. C'était là, Monsieur, le caractère original de vos conférences et le secret de leur puissance comme de leur attrait.

.....  
 " Vous êtes vraiment de notre temps, l'un des fils de cette société française qui, depuis trois quarts de siècle, et malgré tant de fautes et de mécomptes, aspire à la liberté sous la loi. Vous la comprenez, vous l'honorez, vous l'aimez ; et si les épreuves, que vous avez subies avec elle, vous ont ravi bien des illusions, vous conservez cependant vos plus chères espérances. Vous avez appris à connaître votre siècle et votre patrie, sans vous détourner de leur cause ni vous décourager de leur avenir. Ainsi seulement on peut les servir. Juger et aimer la sympathie sans la complaisance, c'est la double condition du patriotisme noble et utile.

" Vous avez fait, en même temps, envers elle, acte de force et fière indépendance. Quand vous avez pris l'habit que vous portez, vous n'ignoriez certainement pas quels préjugés, quelles méfiances, quelles passions vous rencontreriez sur votre chemin. Vous n'avez point frémi ni fléchi devant les perspectives de la défaveur populaire ; vous avez obéi à votre foi et complé sur votre avenir.

Bien des gens ont cru alors voir en vous une de ces âmes à la fois ardentes et faibles, dominées par leur imagination, incapables d'une conduite mesurée et prévoyante, et qui s'abandonnent à tous leurs entraînements. Vous avez été appelé à justifier ou à démentir ces conjectures ; deux fois, la première dans l'Eglise, la seconde dans l'Etat, vous avez eu à résoudre la question de savoir, si vous étiez capable de résister après vous être livré, et de vous arrêter sur votre propre pente. En 1831, quand vous étiez l'un des rédacteurs de *l'Avenir* ; en 1848, quand, après la Révolution de février, vous parûtes dans les rangs de *l'Assemblée constituante*, vous avez été mis à cette redoutable épreuve. Dans l'un et l'autre cas, les idées et les espérances démocratiques vous avaient charmé et entraîné ; dans l'un et l'autre, vous avez reconnu le péril, et vous vous êtes arrêté devant la limite ; à Rome, malgré les exemples et les séductions d'une illustre amitié, vous avez pressenti la voix du Chef de l'Eglise, et vous vous êtes soumis ; à Paris, vous vous êtes senti déplacé au milieu des emportements populaires, et vous vous êtes retiré. A deux reprises et dans deux circonstances également graves, vous avez prouvé que l'intelligence des points d'arrêt nécessaires ne vous manquait pas plus que l'ardeur des premières impulsions ; vous avez fait les deux actes d'indépendance les plus difficiles ; vous avez résisté à vos plus chers amis et à vos plus intimes penchants."

M. Guizot après avoir énuméré les points principaux de la carrière du P. Lacordaire montre l'indépendance de son caractère vis-à-vis des erreurs de son temps.

" Vous venez, Monsieur, de nous donner, à l'instant même, un bel exemple de ce mélange de sympathie et d'indépendance, de tendresse et de sévérité chrétienne qui fait la puissance et le charme de vos paroles. Vous avez rendu à la démocratie moderne, telle qu'elle s'est constituée et que jusqu'ici elle s'est gouvernée aux Etats-Unis d'Amérique, un éclatant hommage ; et en même temps vous avez hautement exprimé, sur l'esprit démocratique tel qu'il se manifeste trop souvent dans notre Europe, vos judicieuses appréhensions. Vous portez à l'Eglise catholique et au saint Pontife qui préside à ses destinées un dévouement filial ; vous avez exhalé votre éloquente indignation contre l'ingratitude qu'a rencontrée ce Pape généreux et doux qui s'est empressé d'ouvrir à ses sujets la carrière des grandes espérances, et qui les y eût heureusement conduits si la bonté des intentions suffisait à gouverner les hommes. Est-ce là, Monsieur, tout ce qu'en présence de ce qui se passe, vous pensez et sentez sur la situation de l'Eglise ; et regardez-vous l'ingratitude populaire comme la plus dure épreuve que son auguste Chef ait maintenant à subir ? Non, certainement non ; mais, après avoir touché à cette plaie vive, vous vous êtes arrêté ; vous avez craint d'envenimer en enfonçant. Vous avez eu raison, Monsieur ; ce n'est pas ici un lieu où, sur un tel sujet, il soit possible ni convenable de tout dire. Quand la démocratie, par exemple, se croit maîtresse de changer à son gré les gouvernements, les dynasties, les relations et les limites des Etats, ce n'est pas la liberté, ce n'est pas le progrès, c'est l'anarchie, ou la tyrannie, et peut-être aussi l'ambition étrangère qui profite de tels désordres. Et le mal n'est jamais si grave que lorsqu'il s'attaque à la fois aux fondements de l'Eglise et à ceux de l'Etat, lorsqu'il porte le trouble dans les consciences en même temps que la fermentation dans les passions et les intérêts. Je m'arrête comme vous, Monsieur ; précisément, parce que ma situation et ma croyance me laissent plus désintéressé que vous dans ce grand débat ; j'ai à cœur d'y laisser clairement paraître ma pensée ; mais je connais et je respecte les limites dans lesquelles mes paroles doivent se contenir."

.....  
 M. Guizot a terminé son discours par un parallèle entre M. de Tocqueville et le P. Lacordaire ; il a montré quels étaient leurs points de contact, et l'opposition qui pouvait exister entre eux, opposition, dit-il, qui ne pouvait les empêcher de se comprendre, de s'estimer et de s'unir dans un but commun.

" C'est la faveur suprême que la Providence réserve quelquefois aux amis sincères de la vérité et du droit, à qui il n'a pas été donné de marcher toujours ensemble et de se soutenir mutuellement dans les travaux de la vie : quand ils en entrevoient le terme, quand ils se reposent et se recueillent, avant d'y toucher, parvenus, chacun par sa route, sur les hauteurs où brille la grande lumière, ils se reconnaissent, se rapprochent et s'unissent dans une commune espérance et une mutuelle équité. Union tardive et peut-être inutile pour leur propre temps et pour leur destinée mondaine, mais non pour leur gloire et pour leur cause ; car ils arrivent ainsi ensemble, en rangs complets et serrés, devant les générations qui leur succèdent, puissants peut-être un jour, par leurs idées et leurs exemples, dans cet avenir dont Dieu seul a le secret."

Lundi-matin, les derniers honneurs ont été rendus à l'hon. Denis Benjamin Viger. Une foule immense se pressait dans l'Eglise paroissiale, tendue de noir ; et avec tous nos principaux citoyens, on voyait réunies en corps les sociétés nationales.

La Congrégation des hommes, dont M. Viger était le doyen, la société de la St. Jean-Baptiste dont il fut président, l'Institut Canadien-Français qui dut tant à ses conseils et à son encouragement, la Congrégation de St. Michel dont il était membre honoraire; enfin, l'Union St. Joseph et la société de St. François-Xavier.

Le poêle était porté par les Honorables De Beaujeu et Quesnel et par MM. Coffin, Bouthillier, LaFramboise et le Juge Smith.

Le convoi s'était d'abord rendu à l'église des Récollets, où après les prières, le Rév. Messire Perrault, chapelain de la congrégation, adressa quelques paroles qui témoignaient des pieux sentiments du défunt. Il rappela ses exemples, son caractère, en particulier cette affection qu'il avait toujours conservée pour les pieux instituteurs de sa jeunesse au Collège de Montréal; enfin, il termina par un mot de l'illustre défunt qui devrait faire autorité à jamais, pour tous ceux qui aspirent comme lui à une vie laborieuse, utile, sérieuse et profitable à leur pays.

"J'ai beaucoup lu d'ouvrages dans ma vie, disait-il un jour, et cependant je puis dire que je ne sais pas ce que c'est qu'un roman."

Profonde et salutaire leçon pour le temps présent, où tant de pièges sont tendus sous toutes les formes, à la jeunesse intelligente.

A la fin du service, Mgr. de Montréal, du haut de la balustrade du *chœur*, a profité de l'immense concours de toutes les célébrités du pays et de la ville, et de l'enseignement de cette tombe si universellement vénérée, pour adresser quelques mots qui doivent être conservés précieusement ici :

"Nous n'avons pas, a dit Monseigneur, à louer en ce moment, celui que nous regrettons et qui le mériterait si bien; avant tout, nous lui devons de solliciter pieusement les suffrages que l'Eglise veut que l'on fasse pour le repos de son âme.

"Mais nous voulons, pour votre édification à tous, rappeler un mot qu'il a proféré dans ses derniers moments, et qui, d'ailleurs, est comme le résumé de sa longue et belle carrière.

"Voici ce qu'il disait quelques instants avant sa mort: *J'aime mon Dieu et j'aime mon Pays.*

"Parole touchante, qui ne doit jamais s'effacer de notre mémoire; et n'est-ce pas en effet dans ces sentiments que consiste le vrai patriotisme; n'est-ce pas d'eux que dépend le bonheur de notre pays et de notre nationalité?"

"Or, cette parole, expression sublime d'un cœur vraiment religieux et patriotique, a été vraiment réalisée dans la conduite de l'Hon. D. B. Viger, qui a toujours été un chrétien sincère et plein de foi, et qui a toujours travaillé si ardemment et sans relâche au bien de son pays.

"Il aimait son Dieu, et c'est pour cela qu'il appartenait à cette pieuse Congrégation que je vois ici réunie; il l'aimait, et c'est pour cela qu'il s'est montré si fidèle à toutes ces saintes et pieuses pratiques, qui font le vrai chrétien et le vrai citoyen. Il aimait son Dieu et son pays comme il s'est dévoué à lui. Que de misères et de peines il a soulagées, et consolées; en particulier, que de pauvres ont été assistés par lui; que de pauvres pleurent aujourd'hui celui qui fut leur père par d'abondantes largesses. Et ce sont ces larmes qui prouvent, plus que tout le reste, l'amour d'un homme pour Dieu et son pays.

"Cette tombe ne doit donc pas être pour nous muette et silencieuse; elle nous rappelle de grandes et utiles vérités. Oui, *il faut aimer Dieu et son pays*; c'est là la seule chose qui rassure à cette heure suprême, lorsqu'il faut tout quitter, lorsqu'il faut se séparer de ce monde, pour entrer dans une autre demeure.

"Mais du reste, espérons en la miséricorde infinie pour

celui que nous pleurons; s'il a aimé la Religion, la Religion l'a aimé, et elle l'honore comme un zélé défenseur et un généreux bienfaiteur.

"S'il a aimé son pays; son pays l'aimera, et l'honorerà toujours comme un propagateur dévoué de ses droits, de ses lois et de sa langue; et cette immense assemblée témoigne des sentiments qui inspirent celui qui a été si véritablement dévoué à son Dieu et à ses frères.

"Ces sentiments lui survivront, et, de toutes parts, ils hâteront le bonheur de ce juste destiné à vivre jusqu'à la dernière postérité.

"*Qu'il repose en paix dans l'Eternelle Patrie, celui qui a tant travaillé sur la terre pour la Patrie qu'il a constamment aimée en Dieu et pour Dieu.*"

Les dépêches télégraphiques annoncent que Napoléon III a ouvert la législature le 4 février, voici l'analyse de son discours: Il donne des assurances pacifiques et renouvelle la promesse de non intervention dans la politique de son gouvernement.

Le discours de l'Empereur des Français commence par une explication de ses concessions libérales et de la grande latitude accordée à la Législature. Il réserve à la nature satisfaisante des traités et des réformes commerciales et passe ensuite aux relations étrangères. Il dit qu'il a cherché à prouver que la France désire sincèrement la paix, et que, sans renoncer à son influence légitime, elle ne prétend aucunement intervenir dans les affaires où ses intérêts ne sont point concernés. Sa politique a été une politique de non-intervention dans les complications italiennes, et le motif pour lequel il a envoyé sa flotte à Gaëte était d'assurer un dernier refuge au roi de Naples. Des interprétations erronées et la déviation partielle de la neutralité ont à la fin nécessité le rappel de la flotte. Il fait allusion à la reconnaissance de l'annexion de la Savoie et de Nice à la France comme preuve manifeste du maintien des droits de la nation; et des procédés de la Chine comme étant le Champ d'honneur de la France si elle a lieu de se venger.

L'Empereur se félicite du remplacement de la croix du Christ et de la protection des chrétiens de Syrie contre le fanatisme mahométan. Il considère qu'il est nécessaire de renforcer la garnison de Rome lorsque la sûreté du Pape paraît être menacée. Il conclut en demandant que toutes les appréhensions soient dissipées et que la confiance soit rétablie, sa ferme résolution étant de n'entrer dans aucun conflit dans lequel l'honneur de la France n'aurait point pour base le droit et la justice.

Les troupes sardes ont évacué le territoire pontifical en vertu des ordres de l'empereur Napoléon.

Le maréchal Bosquet est mort.

Le siège de Gaëte continue. Le 4 février, le feu de la garnison de cette ville était très-vif; l'escadre piémontaise y répondait.

Le Parlement anglais s'est ouvert le 5 février. La Reine a prononcé son discours en personne. Elle a fait particulièrement allusion aux troubles politiques des Etats-Unis en exprimant son ardent désir de voir arranger toutes les difficultés entre les différentes nations.

## DISCOURS SUR L'ARMÉE PONTIFICALE.

PAR M. DÉSIRÉ GIROUARD, AVOCAT.

I

SITUATION.

(Suite.)

MESDAMES ET MESSIEURS,

Pendant que le Chef de l'Eglise renouvelait ainsi ses protestations par la voix de ses ministres, le Piémont pour-

suivait toujours ses projets et, le 20 mars dernier, l'annexion des Romagnes était proclamée. Et cependant l'Europe entière n'eût pas un seul mot de représentation. L'Autriche, la Prusse, la Russie détournerent la tête; la France garda aussi le silence et l'Angleterre applaudit. Ah! qu'est donc devenu le grand principe de l'équilibre européen? Où se trouve donc la garantie que le droit moderne des gens offre aux Etats faibles contre les empiétements de leurs voisins plus forts? Quel mal si grand a donc commis le Chef de l'Eglise pour mériter tant d'indifférence? Quelle est donc la faute que Pon a à lui reprocher? Quelles sont donc les plaintes que Pon a à former contre son autorité?

Dira-t-on qu'elle n'est pas légitime? Elle repose sur les traités et sur les siècles, et sur tous les principes du pouvoir légitimement constitué?

Dira-t-on qu'il en abuse? Tous ses sujets en sont contents, et il ne l'exerce que pour leur bonheur et leur bien-être commun. Eh! Messieurs, n'est-ce pas Rome qui a civilisé le monde? N'est-ce pas de Rome qu'est partie la première lumière civilisatrice? N'est-ce pas Rome qui a protégé les faibles contre les puissants, le droit contre la force, la science contre l'ignorance? N'est-ce pas Rome qui est la mère de tous les progrès et de toutes les libertés modernes? N'est-ce pas Rome, unique dépositaire de la vérité, qui encore aujourd'hui est le centre de cette même civilisation? N'est-ce pas de Rome enfin, n'en déplaise aux esprits préjugés et aveugles, que sont parties, en 1847, les premières espérances d'indépendance et de réforme pour l'Italie?

Quels sont donc les griefs contre Rome? La seule faute, la vraie cause de ses malheurs, c'est d'être un gouvernement fondé sur les vrais principes des sociétés; c'est que seule, elle les proclame et les maintient; c'est que, seule, elle s'oppose au progrès de la révolution et l'arrête partout dans sa marche. Et c'est vis-à-vis de ce gouvernement, c'est vis-à-vis de Rome, du Chef de l'Eglise, que l'Europe refuse son intervention; qu'elle devient inerte et se croise les bras. Ah! Messieurs, tremblons pour elle, tremblons que la révolution, maîtresse du cœur des sociétés et des Empires, ne frappe du même coup et la tête et les membres, et ne renverse tout le grand corps social.

En présence de ces faits, à la vue de ces lamentables événements vous reculez déjà d'étonnement. Je le vois, vous détournez tristement vos regards. Et, cependant, vous n'avez vu qu'un coin du tableau. Que dire de l'invasion de la Sicile faite en pleine paix! Que dire de l'expoliation de Palerme, de Messine et de tous les Etats du Roi de Naples! Que dire de la persécution ouverte faite à tout ce qui est chrétien, à tout ce qui n'est pas Garibaldien! Que dire de ce cri de fureur de la Révolution: "Guerre à la Papauté, guerre à la race sacerdotale, guerre au prêtre de Rome," c'est-à-dire, Messieurs, guerre à l'ordre établi; guerre au droit! guerre au catholicisme; guerre à la liberté des peuples. Quoi! au mépris du droit des gens, de toutes les lois divines et humaines, trois trônes sont renversés et l'Europe délibère! que dis-je, elle persiste à répondre qu'elle n'interviendra pas, qu'elle s'y est engagée par les serments les plus sacrés! Mais est-il un serment plus sacré pour elle que celui de défendre l'autorité légitimement constituée? Est-il pour elle un devoir plus impérieux que celui de sauvegarder l'ordre social et la civilisation de dix huit siècles? Ah! que

sont donc devenus les principes de salut commun qui ont pendant si longtemps conduit et les peuples et les Rois? Où sont donc ces temps, ces glorieux temps où les nations se levaient comme un seul homme pour repousser le flot des Barbares? Où sont donc les successeurs des Charlemagne, des St. Louis, des Philippe-Auguste et des Richard-cœur-de-Lion, les descendants des vaillants croisés?

Et ce chef intrépide de la nation française où est-il donc? En 1849, il délivrait cette même Italie des malheurs de la Révolution et replaçait sur leurs trônes les princes chassés. En 1854, au prix du sang de milliers de ses soldats, il rétablissait le Sultan dans une partie de ses domaines ravis. En 1859, il conduisait encore ses troupes à la victoire pour repousser un ennemi agresseur. Hier même, il protestait, à la face du monde, de son attachement pour le trône de Pierre, et proclamait qu'il voulait faire respecter les territoires et les droits des nations neutres. Tu consens donc, ô illustre Empereur, à oublier un si beau passé, à désertier le drapeau de nos Pères; tu renonces à la vieille politique de la France, à tes belles promesses! O impénétrables secrets de la politique humaine! La Révolution est aux portes de Rome et tu réponds: Eh bien! qu'elle passe!

Non Messieurs, elle ne passera pas ainsi. L'auguste Vieillard du Vatican a fait un appel à un cœur généreux, à un brave général français; car la France étant la fille aînée de l'Eglise, il fallait qu'elle fut défendue par une épée française; et pouvait-elle l'être plus noblement que par celle que la Providence tenait en réserve depuis si longtemps. Ce général français, Messieurs, ai-je besoin de vous le nommer? Vous avez déjà reconnu le guerrier sans peur et sans reproche de l'Afrique; le héros de Constantine, le bienfaiteur de l'Algérie, le vainqueur d'Abd-el-Kader, le libérateur de Paris, l'innocente victime de la Dictature, le noble exilé de dix ans; vous avez nommé, dis-je, le général de Lamoricière.

À la voix du Chef du monde catholique le général a réfléchi; mais il n'a pas hésité; il voyait l'impopularité qui était attachée à la cause qui réclamerait ses services; il entendait les railleries et les sarcasmes dont il allait devenir l'objet; il connaissait également la force et le nombre des ennemis qu'il allait combattre, les dangers qu'il devait courir; et ce qui est encore plus capable de déconcerter la meilleure des volontés, il savait aussi d'avance que la victoire serait presque impossible; mais d'un autre côté, il se rappella que c'était pour la défense des droits du Saint Siège que les Charlemagne et les St. Louis avaient si vaillamment combattu; que c'était pour ces mêmes droits que le sang français avait tant de fois coulé; il se rappella que la cause du Pape est la cause de la France, la cause de la civilisation et de la liberté du monde, et sans s'inquiéter des événements, il est parti pour Rome, heureux de mettre son épée au service de si nobles causes.

## II.

## RÉPONSE A L'APPEL DU SOUVERAIN PONTIFE.

Mais, Messieurs, LaMoricère n'arriva pas seul à Rome. L'appel du Souverain Pontife, l'éclat et le prestige du général français, l'autorité de son exemple émuient tout l'univers catholique. De toutes parts, de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne, de la Belgique,

de l'Irlande, accourent de jeunes chrétiens intrépides, ardents d'aller vaincre ou mourir autour de LaMoricière, en défendant le drapeau de la Papauté.

"Dieu le veut ! Dieu le veut !" tel est le cri de ces nouveaux Croisés ; et aussitôt ils laissent tout, repos, sécurité, avenir, espérances, position sociale, parents et amis, pour aller combattre la Révolution, cette barbarie des temps modernes.

Mais pour savoir pleinement quels nobles sentiments animent les défenseurs du St. Siège, il faut les entendre eux-mêmes. Laissons-les donc parler. Voici ce que, la veille de son départ écrivait l'un d'eux à un de ses anciens maîtres :

"Nous partirons demain soir ; ma mère a toujours le même courage, j'en voudrais avoir autant. La séparation est bien dure ; c'est peut-être la dernière fois que je verrai ici-bas ma mère et mes sœurs. Je me console en pensant que je vais à Rome pour la défense de la cause de Dieu. Si je reviens pour ma mère, je l'en bénirai ; si j'y meurs, j'ai pleine confiance que ce sera pour mon plus grand bien."

Celui qui parle ainsi, celui qui fait si résolument le sacrifice de ses plus tendres affections à Dieu et à l'Église, c'est un beau jeune homme de dix huit ans, l'héritier d'un grand nom militaire de l'Anjou, le fils unique d'une veuve, c'est Georges d'Héliand. Hélas ! il ne devait plus revenir pour sa mère ! Et ses sœurs chéries, il ne devait plus les revoir non plus ! Il est tombé sur les collines de Castelfidardo. Grand Dieu ! quelle nouvelle déchirante pour le cœur de cette pauvre mère, et cependant voici comment elle l'accueille :

"Je devrais remercier Dieu qui fait jouir mon Georges d'un bonheur que je n'aurais pu lui donner s'il me l'avait laissé, et surtout des grâces sans nombre qu'il a accordées à ce cher enfant, pendant le peu de temps qu'il a passé sur cette terre. Plus heureuse que bien des mères, j'ai pu jouir un instant de la bonne conduite de mon Georges ; j'ai pu voir qu'il avait profité des principes, reçus de ses pères. Puis, pour le préserver des dangers qu'il devait encore rencontrer, et pour le recevoir avec un cœur pur et sans souillure, le bon Dieu me l'a repris : que son saint nom soit béni."

Soyez aussi bénie, cent fois bénie, ô héroïne chrétienne ! qui donnez au monde entier l'exemple d'un si grand courage, d'une foi si vive et d'un dévouement si sublime !..

Et cependant ce que cette mère si digne d'admiration disait et supportait, cent autres mères l'ont dit et supporté comme elle. Le courage, le dévouement et l'héroïsme sont en effet des vertus héréditaires chez la femme française : ce qu'elles étaient au temps des Clotilde et des Jeanne d'Arc, elles le sont encore aujourd'hui, heureuses de vivre et de se sacrifier pour Dieu et la patrie.

Voici ce qu'écrivait une autre mère non moins courageuse : "Mon fils \*\*\* âgé de dix-huit ans... après avoir fait de brillantes études sous la direction des R. P. P. Jésuites, dans le collège de St. Joseph, à Avignon, et en être sorti avec les diplômes qui ouvrent aujourd'hui aux jeunes gens une carrière honorable, sacrifia tout cet avenir pour aller volontairement se mettre sous le drapeau du général LaMoricière, pour y défendre la plus belle des causes :—

"Pour donner à mon fils mon consentement, il fallait une force d'âme que le ciel seul peut donner ; car des

revers de fortune ayant ruiné la santé de mon mari qui, depuis un an, est alité par une douloureuse maladie, il fallait, dis-je, pour consentir à l'éloignement de notre fils unique, notre seul appui, entendre son raisonnement catholique, exprimé en des termes vivement sentis. Oh ! alors, son père et moi, transportés de l'ardeur qui dévorait son âme, nous le laissâmes partir, et si mon mari n'avait été cloué sur un lit de douleur, il aurait voulu, lui aussi, l'accompagner et se faire soldat du plus auguste des souverains."

On ne sait lequel admirer le plus, ou du fils, ou de la mère ou du père. Le fils laisse son père malade, sa mère sans soutien ; le père languissant, depuis longtemps en proie à une cruelle maladie, veut aller mourir aux côtés de son fils ; et par dessus tout cela la mère qui bénit et loue le Seigneur.—

(A CONTINUER.)

## GRANDES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

### I

#### CLOVIS A TOLBIAC.

A la fin du cinquième siècle, l'Europe était à une heure solennelle de l'histoire. D'un côté, on voyait les gigantesques ruines du vieux monde écroulé ; de l'autre, les éléments confus du nouveau monde prêt à surgir ; et, au milieu de la décadence et de la barbarie, le christianisme nouvellement sorti des catacombes, armé du sang de ces martyrs et de la parole de ses apôtres, se préparait à donner aux nations nouvelles cette merveilleuse civilisation que l'antiquité, dans ses plus beaux siècles, n'avait pas même soupçonnée.

Mais bien que la Croix, dominant déjà la couronne des Césars, portât ses rayons plus loin que les frontières de leur empire ; bien que les chrétiens se comptassent par milliers, il n'y avait pas encore un seul peuple chrétien.

Les Francs, la plus illustre de toutes ces grandes races germaniques qui pouvaient dès-lors, d'un bout de l'Europe à l'autre, regarder le passé comme leur héritage, et l'avenir comme leur domaine, venaient de chasser les Romains du sol des Gaules et d'y poser leur tentes victorieuses.

Mais ce n'était encore qu'un camp : ce n'était pas un royaume.

Tout à coup une formidable ligue de barbares se dispose à franchir le Rhin, à faire des riches plaines, arrosées par la Seine et la Loire, un éternel champ de bataille, et à y étouffer d'avance les germes de notre mère-patrie.

Clovis s'élance à la tête de ses guerriers, mais en vain ils prodiguent leur courage et leur sang ; pour la première fois peut-être ils vont succomber sous le nombre.

C'est à cette heure que Dieu les attendait ; c'est à Tolbiac qu'il avait marqué le berceau de la France.

Mais il voulait que la victoire fût achetée et sanctifiée par un acte de foi. Il fallait que la première nation des temps modernes reçut tout ensemble sur le champ de bataille le baptême de la religion et le baptême de la gloire. Les Francs n'étaient pas habitués à se voir vaincus, et

ils n'étaient pas destinés à l'être. Au plus fort de la mêlée, Clovis, sentant la puissance d'un Dieu qu'il ne connaît pas, s'agenouille, sans rougir, en présence des siens et de l'ennemi. Quelques instants après il se relevait chrétien et vainqueur, car il avait demandé la victoire à celui qui la tient dans ses mains. Le Barbare avait disparu, le Roi de France était né.

Le sceptre de soixante rois venait de sortir du fourreau de son glaive. Il venait de changer la selle de son cheval de bataille, en un trône qui devait durer quatorze siècles. De la tente de Tolbiac allait surgir la basilique de Reims, et dans ses fonts baptismaux, le sang généreux du soldat allait se changer en eau sainte.

L'avenir apparaissait avec toutes ses merveilles, toutes ses splendeurs et toutes ses gloires.

Le royaume très-chrétien, le plus beau royaume du monde, était fondé. Une croix et une épée formaient son premier arc de triomphe.

La Gaule n'était jusqu'alors qu'une conquête : de ce jour elle devint une patrie.

L'armée des Francs avait créé la France.

## II

### CHARLES-MARTEL A TOURS ET A POITIERS.

Trois siècles n'étaient pas encore écoulés qu'un plus terrible fléau vint menacer ce jeune royaume, que les débiles mains des descendants de Clovis ne savaient plus défendre. Mahomet s'était levé à l'Orient, et ramassant à la pointe du cimetière le matérialisme païen, il avait lancé, à pleine course, sur la civilisation chrétienne, ses fougues et ses sanglants escadrons.

Puis, comparant avec orgueil ces étranges apôtres de son sauvage évangile aux pauvres pêcheurs de la Galilée, il s'endormit fièrement, convaincu que le monde allait bientôt appartenir au plus fort et au Coran.

Un moment la destinée sembla donner raison au tyran de la conscience humaine ; déjà les fanatiques exécuteurs de ce belliqueux testament avaient franchi les monts, les déserts et les mers. Ils foulaient l'Europe sous le sabot de leurs chevaux ; ils étaient au cœur de la France.

Clovis dormait dans sa tombe ; sa race, prête à s'éteindre dormait sur le trône. C'en était fait de la civilisation. Mais le peuple franc n'était pas mort. Les dynasties peuvent changer, les races royales meurent, mais la patrie leur survit. Les fils des vainqueurs de Tolbiac se lèvent, et cette noble armée sans roi, trouvant soudain dans ses entrailles un chef nouveau pour un nouveau péril, s'élance au-devant de ses hordes sans nombre, les écrase dans les plaines de Tours et de Poitiers, et l'histoire, voyant Charles-Martel à sa tête, debout sur les cadavres de deux cent mille Musulmans, salue avec admiration le sauveur de la chrétienté.

L'Islamisme était pour toujours arrêté dans sa course : jamais il ne devait se relever en Europe de cette première défaite. Ses débris épars étaient repoussés au delà des Pyrénées, en attendant qu'ils fussent rejetés au delà des mers.

Mahomet n'avait jamais croisé son cimetière avec une

épée franque, quand il promettait aux siens la conquête du monde.

A cette épée, touchée par une goutte de sang au Calvaire et une goutte d'eau à Reims, une heure a suffi pour briser toutes ces armes, électrisées à la Mecque et trempées à Damas.

Sans le courage de Charles-Martel et de nos aïeux, l'Europe, au lieu d'être le glorieux domaine de la noble race germanique, eût été la proie servile des hordes musulmanes. L'Asie se serait insolemment assise sur tous les rivages de notre mère-patrie, et aurait étouffé gloire, liberté, génie, sous ses voluptés et sous ses chaînes.

La nation française eût été une tribu sarrasine, et la Seine, étonnée de couler au milieu d'un peuple d'esclaves, n'eût plus porté à l'Océan que des flots sanglants et déshonorés.

Mais la victoire de Tours avait abaissé le Croissant, et sauvé l'avenir. C'était la première et peut-être la plus grande de toutes les croisades. Elle ouvrait et aplanissait la route à toutes les autres, et, si elle ne devait pas sauver Constantinople des coups de Mahomet II, elle devait aider Sobieski à vaincre sous les murs de Vienne.

L'armée des Francs avait été ce jour-là ce qu'elle devait toujours être : l'avant garde de la civilisation chrétienne.

Le comte de CIVRY.

### Guérison Attribuée à l'Intercession de Notre-Dame de Pitié.

#### XIV.—GUÉRISON DE HENRI GIROUX, EN 1859.

Parmi les guérisons, obtenues par l'invocation de Notre-Dame de Pitié, en voici une qui nous offre un nouvel exemple du phénomène que nous avons signalé, dans nos articles précédents. Henri Giroux, au moment de sa guérison, éprouve, aussi lui-même, le besoin de prendre de la nourriture : il se lève, s'habille, se met à table avec sa famille, et mange d'aussi bon appétit, que s'il n'eût jamais été malade.

Henri Giroux, fils de Jean Baptiste Giroux, et de Victoire Thibault, âgé de 14 ans, demeurant au faubourg St. Laurent, à Montréal, fut atteint, au mois de mai 1859, d'une fièvre ardente. Pendant huit jours, il fut en proie à de vives souffrances ; il perdit le sommeil, se trouva tout-à-fait incapable de manger d'aucune sorte d'aliments, et ne prit qu'un peu d'eau pour apaiser les ardeurs de sa fièvre. Enfin, comme il protestait qu'il ne voulait voir aucun médecin, sa mère se vit réduite à n'employer que l'application de cataplasmes.

La neuvième nuit, les douleurs furent plus vives, la fièvre devint plus ardente, et le mal de tête plus violent. Dans l'extrémité où le malade était réduit, sa mère eut de vifs regrets de n'avoir pas appelé son confesseur le soir même. Elle y avait pourtant pensé à l'entrée de la nuit, mais elle n'avait pas osé l'envoyer chercher, n'ayant alors dans sa maison que des femmes et aucun homme pour remplir ce message. Dans l'impuissance où elle

se voyait donc de le soulager, et même de lui procurer les secours de l'église, elle eut recours à Dieu par la prière, ce qu'elle continua toute cette nuit, jusque vers trois heures du matin, avec les deux autres personnes qui veillaient le malade. Elles se sentaient excitées par la ferveur avec laquelle le jeune Henri priait lui-même, et surtout par sa tendre confiance en Marie.

Vers trois heures du matin, Mme. Giroux se souvint qu'elle avait en sa possession de l'huile de la lampe de Notre-Dame de Pitié, qu'elle avait demandée précédemment aux Sœurs de la Congrégation, pour le soulagement d'un autre infirme. Aussitôt elle propose à son fils de faire usage de cette huile, dans l'espérance d'obtenir par ce moyen sa guérison. Le malade y consent bien volontiers. La mère fait donc une onction sur la tête et sur la gorge de son fils, et lui en met une goutte sur la langue.

Chose étonnante ! un instant après, le malade s'endort, et repose paisiblement jusqu'à sept heures et demi. Plusieurs fois la mère s'approche doucement de son lit pour s'informer de son état, et, chaque fois, elle se retire pleine de joie et d'espérance en voyant ce cher fils dormir d'un sommeil si tranquille.

Enfin, à sept heures et demi, Henri s'éveille de lui-même, et dit à sa mère qu'il est parfaitement guéri. Surprise de l'entendre parler de la sorte, celle-ci n'ose croire à la réalité d'une si prompte guérison. Cependant le jeune Giroux insiste, assure qu'il est véritablement guéri, et qu'il ne ressent plus aucune douleur. Maman, ajoute-t-il, j'ai faim, je veux déjeuner avec vous.

En effet, il se lève, s'habille lui-même, sans le secours de personne, ni sans éprouver aucune faiblesse ; se met à table, et déjeûne de fort bon appétit, comme si jamais il n'avait eu ni fièvre, ni aucun autre mal.

Telle est la déclaration que Mme. Giroux a faite elle-même, le cinq novembre 1860, avec Henri Giroux, son fils, qui l'a signée, en présence de sa mère.

HENRI GIROUX.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

ÉTAT DES BAPTEMES, DÉCÈS ET MARIAGES PARMI LES CATHOLIQUES DE MONTRÉAL ET DE QUÉBEC PENDANT L'ANNÉE 1860.

Montréal—Baptêmes. 3026. Décès 2581. Mariages. 584.  
Québec — “ “ 2482. “ “ 1530. “ “ 374.

— Il y a actuellement dans le Sacré Collège : 1 cardinal créé par Léon XII ; 21 cardinaux créés par Grégoire XVI ; 38 cardinaux créés par S. S. Pie IX ; 1 cardinal réservé *in pectore* dans le consistoire du 26 juin 1859 ; 9 chapeaux vacants ; nombre plein du Sacré Collège, 70.

## POPULATION DE MONTRÉAL A DIVERSES ÉPOQUES :

1800	9,000	habitants.
1816	16,000	“
1825	22,000	“
1831	27,297	“
1852	57,719	“
1861	{ Ville .. 91,169 } { Banlieue. 10,433 }	101,602 “

## POPULATION DES PRINCIPALES VILLES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

New-York	814,277	“
Philadelphie	568,034	“
Brooklyn	273,425	“
Baltimore	214,037	“
Boston	177,902	“
Nouvelle-Orléans	170,766	“
St. Louis	162,170	“
Cincinnati	160,260	“
Chicago	109,420	“
Montréal	91,169	“
Buffalo	84,152	“
Québec	51,286	“

Montréal tient donc le dixième rang parmi les villes de l'Amérique septentrionale.

LE CŒUR D'UNE FEMME.—Une riche veuve de Milan avait mis, à la disposition des blessés, son palais avec 150 lits. Parmi les soldats, logés dans cet hôpital improvisé, se trouvait un grenadier français, amputé à la suite de la bataille de Magenta. La noble Dame, qui avait bien voulu faire aussi l'office d'infirmière, cherchait à le consoler dans ses souffrances, en lui parlant de sa famille.

Madame, répond le blessé, toute ma peine en mourant, est de laisser dans la misère mes parents, pauvres habitants du Département du Gers. Je suis leur unique soutien. Ah ! si, du moins, il m'était donné de voir encore une fois ma bonne mère, et de l'embrasser avant de mourir !

A peine a-t-elle entendu le vœu du pauvre soldat que, se faisant donner l'adresse de sa famille, la noble Dame le quitte, prend le chemin de fer et se rend dans le département du Gers. Dès son arrivée, elle se hâte de déterminer la mère à la suivre immédiatement jusqu'à Milan. En partant, elle laisse mille francs pour le soutien de la maison, et, le cinquième jour après la conversation qu'elle avait eu avec le soldat blessé, le fils embrassait sa mère en pleurant de joie, et remerciant sa bienfaitrice. Depuis, tous les jours on pouvait voir cette pauvre mère auprès du lit de son fils, dont la santé se rétablit peu à peu, par les soins qu'on lui prodiguait, et surtout par la joie qu'il éprouvait.

Enfin, quand il fut assez bien remis, la noble dame voulut se charger encore de faire ramener dans leur famille et la mère et le fils.

Y a-t-il beaucoup d'actes de charité semblables ?

## ENIGME.

Je ne suis en la terre et dans l'onde,  
Cependant je parais dans le monde,  
Je ne suis dans l'obscurité ni dans la nuit,  
Cependant je parais à minuit.

Le mot de la dernière charade était *Préface*.

Des Presses de Calorique d'Eusèbe Sénécal, 4, Rue Saint-Vincent, Montréal.